

CAPRI, Italie.

À l'entrée d'un restaurant bondé de touristes, un musicien ambulant chante une chanson française sur les ruptures amoureuses. *Nous n'irons plus jamais, où tu m'as dit: « Je t'aimeeeee ».* *Nous n'irons plus jamais comme les autres annéééées.* Le jeune homme a le trémolo facile, et son accent italien donne plus de tristesse encore aux paroles déjà incroyablement déprimantes – une véritable incitation au suicide.

En l'écouter, prise par l'émotion, j'hésite entre deux réactions extrêmes, tout aussi inadéquates l'une que l'autre: m'asseoir par terre et me mettre à brailler comme un veau, ou essuyer mes larmes et, dans un duo d'enfer, fredonner avec le chanteur le refrain bien connu.

Capri c'est finiiii! Et dire que c'était la ville de mon premier amour!

Je m' imagine exécuter en plus deux, trois pas de danse, imitée aussitôt par quelques touristes qui auraient eu la bonne idée de porter des chaussures à claquettes ce jour-là. Une vraie comédie musicale, comme à Broadway.

Mais je ne suis pas à Broadway.

Je suis à Capri. D'ailleurs je chante comme une crécelle. Ce qui ne constitue pas en soi une raison d'être malheureuse, mais j'ai une réserve impressionnante d'autres raisons de me sentir misérable qui, mises ensemble, pourraient certainement me pousser à me faire hara-kiri.

Des exemples ?

Il est huit heures du soir, les hôtels et les restaurants de l'île affichent tous « complet ». Je n'ai rien mangé depuis midi et je me sens très loin de mon trois et demi adoré. J'ai les cheveux sales, la bouche sèche, mon sac à dos est lourd.

Je devrais sans doute me concentrer sur les aspects positifs de la vie. Autour de moi, tout ressemble à l'Italie telle que je l'ai toujours rêvée. De vieilles femmes habillées de noir causent sur un banc, des chats faméliques errent ici et là. De beaux garçons se pavanent et font des commentaires sur les fesses de belles jeunes filles. On verrait apparaître Marcello Mastroianni à bord d'une vieille décapotable que personne ne s'étonnerait. C'est comme une carte postale, mais en plus, ça sent bon, un mélange d'épices et d'eucalyptus.

Le paradis, quoi.

Pendant, dans une situation comme la mienne, difficile de s'extasier sur les charmes de l'Italie. En revanche, se lamenter sur le fait que, mis à part le décor, ce voyage

ne ressemble en rien à ce que j'avais imaginé, rien de plus facile. Pester contre ce périple à la noix qui, jusqu'ici, n'a servi qu'à illustrer mon manque flagrant d'organisation, pas de problème. Pourquoi n'ai-je pas au moins pensé réserver une chambre? C'était quoi, cette idée pseudo-romantique de tout improviser au fur et à mesure? En théorie, ç'avait peut-être quelque chose de très bohème, de très je-suis-cool-et-me-laisse-porter-par-les-événements, mais, en réalité, c'était complètement stupide. Voyons donc! En plein mois de juillet!

— On va se débrouiller, Elsa, murmure une voix à mes côtés. Ce n'est pas si grave.

Je me tourne vers celui qui, avec naïveté, a essayé d'insuffler un vent d'espoir à ma détresse. Il arbore un sourire détendu, une horrible chemise hawaïenne vert pomme et porte des chaussettes blanches dans ses Birkenstock – la classe.

— Pas si grave? Bordel, Florent, on est supposé être en voyage de noces. En voyage de noces, on dort dans un hôtel, pas dans un dortoir d'auberge de jeunesse ou sur une plage!

— Je te rappelle qu'on n'est pas mariés, Elsa. Ce n'est pas un *vrai* voyage de noces.

— Non. Mais c'est un vrai voyage raté.

— N'exagérons rien, chérie. On est quand même en vacances en Italie. Ce n'est pas si...

— Je m'en fous, de l'Italie!

Florent secoue la tête avec un air découragé et ouvre son sac à dos en soupirant. Il en sort un vieux paquet de cigarettes desséchées.

— OK. Va fumer une clope. Tu seras peut-être plus supportable après.

Je lui fais de gros yeux, pour deux excellentes raisons. Primo, il n'est pas censé savoir que j'ai recommencé à fumer. Deuzio, il n'est certainement pas censé avoir avec lui ce foutu paquet de cigarettes, que j'ai cherché hier pendant des heures en faisant semblant d'avoir perdu mes petites culottes. Je prends néanmoins le paquet et pars fumer mes Gitanes sans filtre sur le bord d'un quai – c'est fantastique, une île, il y a des quais partout.

Quelques minutes et deux cigarettes plus tard, je me sens mieux et abandonne l'idée de mettre fin à cette existence de misère.

— Ça va, maintenant? demande Florent en venant s'asseoir à mes côtés.

Sans attendre ma réponse, il sort de son sac une bouteille de rouge, du pain et des olives. Tandis qu'il accomplit son petit tour de prestidigitation (il a même une *nappe* au fond de son sac!), je l'observe avec le regard extatique d'une junkie que son amoureux stupéfait en transformant la farine en héroïne. J'oublie qu'il m'a volé mon paquet de cigarettes, j'oublie que nous n'avons nulle part où passer la nuit. J'oublie qu'il porte des chaussettes blanches dans ses Birkenstock. Alors qu'il me tend un bout de pain, complètement subjuguée par son extraordinaire sens de l'improvisation, je m'entends dire :

— Florent, veux-tu m'épouser ?

Un instant.

De *quoi* est-ce que je suis en train de parler, là ?

Est-ce que j'ai vraiment demandé Florent en mariage ? *Moi* ? Quelle aberration ! Consciente que je risque de passer le reste de mes jours à le regretter, j'essaie de donner le change en riant, afin qu'il comprenne bien que cette réplique est sortie de ma bouche uniquement parce que je garde un excellent sens de l'humour malgré mon état d'hypoglycémie avancé. Mais c'est trop tard, le mal est fait. Anxieuse, je n'arrive qu'à me mordre la lèvre inférieure en attendant la réaction de mon fiancé, qui me dévisage, l'air incrédule, se met à rire, et finit par dire :

— Non.

Non.

NON ?

Il refuse ? Alors que c'était son rêve le plus cher il y a quelques mois à peine ? Mais... C'est une réponse inacceptable !

— Tu ne veux pas ? dis-je en adoptant le ton badin de la fille qui ne prend pas ça personnel – mais, sérieusement, comment pourrais-je ne pas le prendre personnel ?

Il me sourit malicieusement et murmure à mon oreille :

— Je veux bien plus que ça, ô Elsa...

Sans ajouter un mot, il m'entraîne dans un petit coin sombre de la plage, à l'abri du vent et des regards indiscrets.

Aaaaah, l'Italie...

Neuf mois plus tard, entre deux contractions, j'essaie encore de comprendre où je me suis fait avoir, au juste.